



# Safara

*Revue internationale de  
langues, littératures et cultures*

**N°19  
2020**

**Laboratoire de recherches en art et cultures  
(LARAC)**

Université Gaston Berger de Saint-Louis  
B.P. 234, Saint-Louis, Sénégal  
ISSN 0850-5543



## **SAFARA N° 19/2020**

### **Revue internationale de langues, littératures et cultures**

UFR Lettres et Sciences Humaines, Université Gaston Berger,  
BP 234 Saint Louis, Sénégal  
Tel +221 961 23 56 Fax +221 961 1884  
E-mail : omar.sougou@ugb.edu.sn / mamadou.ba@ugb.edu.sn

#### **Directeur de Publication**

Omar SOUGOU, Université Gaston Berger (UGB)

#### **COMITE SCIENTIFIQUE**

Augustin	AINAMON (Bénin)	Maweja	MBAYA (Sénégal)
Mamadou	CAMARA (Sénégal)	Babacar	MBAYE (USA)
Simon	GIKANDI (USA)	Maki	SAMAKE (Mali)
Pierre	GOMEZ (Gambie)	Ndiawar	SARR (Sénégal)
Mamadou	KANDJI (Sénégal)	Aliko	SONGOLO (USA)
Baydallaye	KANE (Sénégal)	Marième	SY (Sénégal)
Edris	MAKWARD (USA)	Lifongo	VETINDE (USA)
Abdoulaye	BARRY (Sénégal)	Fallou	NGOM (USA)

#### **COMITE DE RÉDACTION**

Rédacteur en Chef : Badara SALL (UGB)  
Corédacteur en Chef : Babacar DIENG (UGB)  
Administrateur : Khadidiatou DIALLO (UGB)  
Relations extérieures : Maurice GNING (UGB)  
Secrétaire de rédaction : Mamadou BA (UGB)

#### **MEMBRES**

Ousmane NGOM (UGB)  
Oumar FALL (UGB)  
Moussa SOW (UGB)

© SAFARA, Université Gaston Berger de Saint Louis, 2020  
**ISSN 0851- 4119**

Couverture : Dr. Mamadou BA, UGB Saint-Louis



## Sommaire

1. Le discours intégrateur de Ngugi Wa Thiong’o dans *The Black Hermit* et *Devil on the Cross* : Un palliatif au tribalisme politique au Kenya ..... 3  
**Youssoupha MANE**
2. The Representation of Widowerhood in Asare Konadu’s *Ordained by the Oracle* (2006)..... 19  
**Yélian Constant AGUESSY**
3. Textualizing History, Contextualizing Imaginary: the Reconfiguration of Slavery in Toni Morrison’s *Beloved* and Sembene Ousmane’s “Tribal Scars” ..... 41  
**Ousmane NGOM**
4. Islamic Feminism: a Critique..... 61  
**Khardiata Ba**
5. LA VERIDICATION A L’EPREUVE CHEZ FATOU KEITA, UNE LECTURE SEMIOTIQUE A PARTIR DE *REBELLE* ..... 91  
**Hervé Georges ETTIEN OI ETTIEN**
6. Violence et esthétique de la guerre dans *Quand on refuse on dit non* d’Ahmadou Kourouma et *L’Intérieur de la nuit* de Léonora Miano .. 115  
**MADJINDAYE Yambaïdjé**
7. Le proverbe entre langues, cultures et discours : enjeux dans la traduction des formes sentencieuses ..... 133  
**Mame Couna MBAYE**
8. *Les Peuls de l’eau* : savoir et littérature ..... 153  
**Oumar Djiby Ndiaye**
9. Moussa Sène Absa : Acteur de renouveau culturel du cinéma Sénégalais ..... 173  
**Mbaye Séye**

10. Interkulturelle literarische Begegnung. Eine Reflexion über das Eigene /das Fremde .....	191
<b>Magatte Ndiaye &amp; Werner Wintersteiner</b>	
11. Divan und N'zassa aus komparatistischer Sicht: Zur Analyse der Romanästhetik in <i>Der Idiot des 21. Jahrhunderts</i> . <i>Divan</i> von M. Kleeberg et <i>Les naufragés de l'intelligence</i> . <i>Le roman N'zassa</i> von J.M. Adiaffi .....	215
<b>Kouadio Konan Hubert</b>	
12. Using ICT to improve the teaching and Learning of French Language Studies in Bagabaga College of Education .....	241
<b>Gariba Iddrisu</b>	
13. École et université sénégalaises : la continuité pédagogique à l'épreuve de la pandémie de covid-19 .....	251
<b>Ibrahima Sarr</b>	
14. L'HÉTÉROGÉNÉITÉ ÉNONCIATIVE DANS LE LANGAGE EN ACTE : LE CAS DE jé ñà jé lé' à vjé, NOUS LES NÉCESSITEUX, UNE CHANSON DE N'GUESS BON SENS, ARTISTE TRADI-MODERNE BAOULÉ .....	273
<b>André-Marie BEUSEIZE</b>	
15. Les techniques d'improvisation dans les musiques traditionnelles Kyaman .....	291
<b>Djoke Bodje Theophile</b>	

Le proverbe entre langues, cultures et discours : enjeux dans la traduction  
des formes sentencieuses

Mame Couna MBAYE

Université Gaston Berger de Saint-Louis, Sénégal

### Résumé

Marques indélébiles de la sagesse populaire, longtemps décriés et considérés comme un simple élément folklorique (Anscombe : 2000 ; p.3), depuis ces deux dernières décennies, les proverbes jouissent d'un très grand intérêt de la part de chercheurs aussi bien en linguistique qu'en littérature, à travers des spécialistes comme Julia Sevilla Muñoz (2003), Georges Kleiber (2000), Charlotte Schapira (1999), Jean-Claude Anscombe (2009), Alexandra Oddo-Bonnet (2002), etc. Ces derniers ont mis l'accent sur les approches lexicale, morphosyntaxique, sémantique, pédagogique de l'outil parémiologique. Ces différentes recherches donnent ainsi l'opportunité à la parémiologie d'être une discipline à part entière.

Le présent article vise à démontrer le caractère multi-aspectuel du proverbe en interrogeant un autre domaine du savoir qui est la traductologie. Ainsi, nous nous servons du roman de Camilo José Cela, *La familia de Pascual Duarte* et de sa traduction française, *La famille de Pascal Duarte*, par Jean Viet, dans le but de nous intéresser non seulement à la traduction de ces formes sentencieuses mais également à leurs paramètres à la fois linguistiques, culturels et discursifs.

**Mots-clés :** Proverbe, Traduction, Équivalence, Langue, Culture, Discours, Sens.

### Abstract

Considered as indelible marks of popular wisdom and also having long been criticized and regarded as a simple folklore element (Anscombe: 2000; p.3), for the last two decades, proverbs have been of great interest for researchers in Linguistics as well as in Literature through specialists such as Julia Sevilla Muñoz (2003), Georges Kleiber (2000), Charlotte Schapira (1999), Jean-Claude Anscombe (2009), Alexandra Oddo-Bonnet (2002), etc. The latter have emphasized on the lexical, morphosyntactic, semantic and pedagogical approaches of the paremiological tool. These various researches thus give paremiology the opportunity to be a full discipline of its own.

This article follows this logic of the multi-aspect nature of the proverb by questioning another area of knowledge, which is translation studies. Thus, we use the novel of Camilo José Cela, *La familia de Pascual Duarte* and its French translation, *La famille de Pascal Duarte* by Jean Viet in order to focus not only on the translation of these sententious forms but also on their linguistic, cultural and discursive parameters.

**Keywords:** Proverb, Translation, Equivalences, Language, Culture, Speech, Meaning.

## Introduction

Marques indélébiles de la sagesse populaire, longtemps décriés et considérés comme un simple élément folklorique<sup>1</sup>, depuis ces deux dernières décennies, les proverbes jouissent d'un très grand intérêt de la part de chercheurs aussi bien en linguistique qu'en littérature.

En linguistique, les travaux de spécialistes comme Charlotte Schapira (1999), Georges Kleiber (2000), Julia Sevilla Muñoz (2003), Jean-Claude Anscombre (2009), etc. se sont accentués dernièrement dans le domaine de la linguistique descriptive avec des questionnements essentiellement axés sur la forme et la signification de l'objet, ce qui a généré des analyses sur les plans lexical<sup>2</sup>, morphosyntaxique<sup>3</sup> et sémantique<sup>4</sup>.

Dans le domaine littéraire, toutes les époques se sont servies des proverbes selon des buts bien différents : donner du réalisme au récit (*Le roman de Renart*), donner des leçons de morale (*Les fables de la Fontaine*), définir le

---

<sup>1</sup> Anscombre, Jean-Claude : « La parole proverbiale », in *Langages* n° 139, Paris : Larousse, 2000, p.3.

<sup>2</sup> Connena, Mireilla : (1988) « Sur un lexique-grammaire comparé de proverbes », in *Langages* n° 139, Paris : Larousse, 2000, p. 6-26.

<sup>3</sup> Kleiber, Georges et Mireilla Connena : « De la métaphore dans les proverbes », in *Langues françaises*, n° 134, 2002, p. 58-77.

<sup>4</sup> Visetti, Yves-Marie et Pierre Cadiot : *Motifs et proverbes : Essai de sémantique proverbiale*, Paris : Presses Universitaires de France, 2006.



- Mame Couna Mbaye -

langage d'un personnage (*Don Quijote de la Mancha*), etc.<sup>5</sup> Cet intérêt manifeste que les spécialistes portent dans l'étude des proverbes dans la littérature est observé dans l'article « Los refranes en *La familia de Pascal Duarte* »<sup>6</sup>, où son auteure Alexandra Oddo-Bonnet s'est intéressé à la manière dont Camilo José Cela est parvenu à intégrer le matériel parémiologique dans la trame narrative de son roman. Ces différentes recherches donnent ainsi l'opportunité à la parémiologie d'être une discipline à part entière.

Le présent article s'insère dans cette dynamique de démonstration du caractère multi aspectuel du proverbe en interrogeant un autre domaine du savoir qui est la traductologie. Ainsi, nous nous servons du même roman qu'Oddo-Bonnet et de sa traduction en français<sup>7</sup>, dans le but de nous intéresser à la traduction de ces formes sentencieuses, à ses paramètres à la fois linguistiques, culturels et discursifs.

### **Problématique :**

Cet article met en évidence la problématique de la traduction des proverbes en discours car si nous admettons avec Jean Cauvin que les utilisateurs d'un proverbe sont des « fabricateurs de sens » (Cauvin : 1981 ; p.3), c'est-à-dire qu'ils peuvent conférer un sens contextuel à un proverbe donné, traduire un proverbe dans une autre langue suffirait-il à lui proposer un équivalent dans la langue cible ? L'équivalent proposé équivaut-il réellement au sens du proverbe en contexte ? Y a-t-il des limites dans la traduction des proverbes en discours ? Quelle serait la traduction appropriée qui répondrait aux exigences des paramètres constitutifs du proverbe en contexte que sont la langue, la culture et le discours dans lequel celui-ci est inséré ?

---

<sup>5</sup> Conde-Tarrío, Germán: "La littérature et le proverbe, le proverbe et la littérature", in *Littérature, langages et arts : rencontres et création*/coord par Dominique Bonnet, Maria José Chavez García, Nadia Duchêne, 2007, ISBN 978-84-96826-15-1, p.63.

<sup>6</sup> Oddo Bonnet, Alexandra: « Los refranes en *La familia de Pascual Duarte* », in *Paremia* n°11, Madrid, 2002, pp.49-54.

<sup>7</sup> *La famille de Pascal Duarte*, roman traduit de l'espagnol par Jean Viet, Éditions du Seuil, 1997.

### Aspects théoriques et méthodologiques

L'un des préalables essentiels dans toute traduction est la saisie du sens de l'énoncé à traduire. Ainsi, avec Georges Kleiber (2000), nous partons de la théorie selon laquelle le sens des formes sentencieuses fonctionne à deux niveaux que sont le sens littéral ou phrastique qui correspond à la structure apparente de la forme sentencieuse, et le sens construit ou métaphorique, celui qui définit le sens réel de cette forme sentencieuse et qui n'est pas toujours facile à circonscrire. Conscientes, toutefois, du fait qu'on ne peut pas parler d'un terme sans a posteriori lui proposer une définition où l'on peut s'accorder, avec Edmond Cary, nous proposons la définition suivante de la traduction:

[...] la traduction est une opération qui cherche à établir des équivalences entre deux textes exprimés en des langues différentes, ces équivalences étant toujours et nécessairement fonction de la nature des deux textes, de leur destination, des rapports existant entre la culture des deux peuples, leur climat moral, intellectuel, affectif.<sup>8</sup>

Nous mettons en avant cette forme de traduction privilégiée par l'auteur dans la citation car elle rejoint l'hypothèse que nous défendons, à savoir qu'elle est à cheval non seulement entre la langue et la culture mais aussi le texte à traduire. Pour cela, nous allons faire appel à la théorie interprétative, théorie défendue par Danica Seleskovitch et Marianne Lederer (1984) et plus connue sous le nom de théorie de l'École de Paris. La préoccupation centrale de la théorie interprétative est la question du "sens". Celui-ci est de nature "non verbale" parce qu'il concerne aussi bien ce que le locuteur a dit (l'explicite) que ce qu'il a tu (l'implicite). Pour saisir ce "sens", le traducteur doit posséder un "bagage cognitif" qui englobe la connaissance du monde, la saisie du contexte et la compréhension du "vouloir dire" de l'auteur.<sup>9</sup>

Seleskovitch et Lederer mettent au point un processus de traduction en trois temps que sont la *compréhension*, la *déverbalisation*, la *réexpression*. Cette théorie nous interpelle également car elle privilégie la notion d'équivalence sur celle de correspondance, quand nous admettons que, du fait que le proverbe soit un produit essentiellement culturel, le rendre par le biais de la

---

<sup>8</sup> Cary, Edmond : *Noblesse de la parole*, Babel, Volume VIII, n° 1, 1962.

<sup>9</sup> Lederer, Marianne : *La traduction aujourd'hui*, Paris : Hachette, 1994, p.69.

- Mame Couna Mbaye -

traduction par correspondance (privilège accordé aux composants linguistiques sur les réalités culturelles), nuirait toute traduction en général, mais encore plus, nous semble-t-il, la traduction d'un proverbe.

-La compréhension est l'assimilation du sens véhiculé par un texte, du vouloir dire d'un auteur;

-La déverbalisation ou l'oubli des mots est la conservation du sens qui est l'opération par laquelle un sujet (être réel doté de qualités et qui produit des actes) prend conscience du sens d'un message en perdant conscience des mots et des phrases qui lui ont donné corps.

-La réexpression : C'est la reformulation du vouloir dire en langue cible. Il faut aussi signaler que c'est dans cette phase de reformulation dans la langue cible que doivent être invoquées des connaissances culturelles dans cette même langue.

Pour ce qui est de la notion d'équivalence, Lederer l'explique en la comparant à celle de correspondance tout en reconnaissant que la traduction interprétative est une traduction par équivalences, alors que la traduction linguistique est une traduction par correspondances. Ainsi, une équivalence, c'est quand dans une traduction, le sens dans une langue A est le même que dans la langue de traduction B et que l'on remarque que les mots dans les deux langues ne correspondent pas forcément. Alors que la traduction par équivalence s'établit entre textes, celle par correspondance se fait entre des éléments linguistiques, mots, syntagmes, figements ou formes syntaxiques.<sup>10</sup> C'est le cas des exemples «*Agua pasada no mueve molino*» qui a comme équivalent en français *Ce qui est fait est fait* et comme correspondant *Le moulin ne meut pas avec l'eau coulée en bas*.<sup>11</sup> Jean-Claude Anscombe affirme que cette traduction par correspondance est fautive car non seulement la forme proposée et la syntaxe seraient discutables mais aussi et surtout

---

<sup>10</sup> Muñoz, Julia Sevilla et Cantera Ortiz de Urbina Jesús: *1001 refranes españoles con su correspondencia en alemán, árabe, francés, inglés, italiano, polaco, provenzal, y ruso*, Madrid: Ediciones Internacionales Universitarias, 2008, p.51.

<sup>11</sup> *Ibid*, p.53.

qu'elle reste incompréhensible pour un francophone destinataire de ces propos. Ce cas précis nous montre les limites d'une traduction par correspondance et par la même occasion nous incite à nous tourner vers une traduction par équivalence.

Toutefois, il est à noter qu'il existe un certain nombre d'équivalences non seulement à plusieurs niveaux de l'analyse linguistique mais aussi de la traduction telles que l'équivalence catégorielle, lexicologique, stylistique, rythmique, syntagmatique, etc. Dans cet article, nous tenterons ainsi de voir les types de traductions dont s'est prévalu le traducteur pour ces formes sentencieuses. L'intérêt de cette démarche est de nous permettre de nous interroger sur le type d'équivalence qui serait plus à même de répondre à la fois à des besoins linguistiques, culturels mais aussi et surtout discursif. Ainsi :

- L'équivalence catégorielle signifie qu'à une forme sentencieuse d'une certaine catégorie, on doit s'efforcer de faire correspondre une forme sentencieuse de la même catégorie. Par catégorie, nous entendons dans le cadre des proverbes, une phrase selon qu'elle soit situationnelle, tautologique, ou doxique<sup>12</sup>. Ainsi, les phrases situationnelles se contentent de la simple appréciation d'une situation (*Une hirondelle ne fait pas le printemps*). Quant aux tautologies, elles ont un côté prescriptif ou normatif (*Qui ne tente rien n'a rien*).<sup>13</sup>

- L'équivalence au niveau lexicologique doit tenter de fournir pour une phrase sentencieuse figée une phrase également figée, et conserver ainsi une contrainte analogue au niveau lexicologique : *Quien a hierro mata a hierro muere ; Celui qui tue par l'épée meurt par l'épée*.

- L'équivalence stylistique quant à elle, consiste à fournir une équivalence qui respecte le niveau stylistique et concerne les niveaux de langue. Ces niveaux

---

<sup>12</sup> Anscombre, Jean-Claude : Anscombre, Jean-Claude : « La traduction des formes sentencieuses : problèmes et méthodes » in *Traductologie, proverbes et figements, op.cit*, 2009, p.26,

<sup>13</sup>Anscombre, Jean-Claude : *Ibid*, p.26.

- Mame Couna Mbaye -

de langue peuvent être : soutenu, neutre, familier, argotique, vulgaire, grossier, etc., selon que l'on considère une langue ou l'autre.<sup>14</sup>

Langage quotidien (espagnol): « A lo hecho, pecho »

Langage quotidien (français) : *Ce qui est fait est fait*

Langage soutenu ou littéraire (français): *Quand le vin est tiré, il faut le boire*

- L'équivalence rythmique est la forme qu'emprunte le sens unitaire. Elle se trouve donc au niveau du sens littéral de l'énoncé, c'est-à-dire au niveau de ses composants purement linguistiques. C'est le cas des exemples suivants :

Français: *Aide-toi, le ciel t'aidera*<sup>15</sup> (« A Dios machacando y con el mazo dando »)

Espagnol « Ayúdate, y te ayudaré »<sup>16</sup>

- L'équivalence syntagmatique se réfère au sens que le proverbe a dans un discours donné. Ce qui fait que la recherche d'équivalence ne doit nullement être automatique. Nous verrons que deux proverbes pris hors contexte peuvent avoir la même signification, tandis qu'intégrés en discours, ces mêmes proverbes peuvent avoir des significations différentes. Cela peut s'expliquer par le fait qu'en discours, la signification d'un proverbe varie selon la situation contextuelle et les vouloir-dire du locuteur. Ainsi, l'on voit que si la traduction est, en général, un exercice délicat, celle des proverbes l'est encore plus. En effet, cette dernière ne se limite pas à une recherche automatique d'équivalence quand les proverbes sont insérés en discours ; autrement dit, les dictionnaires bilingues où des équivalents de proverbes d'une langue à une autre sont proposés, doivent être consultés avec prudence. Le contexte aussi détermine le choix d'un équivalent si l'on veut éviter des contre-sens et ainsi faire dire au texte ce qu'il ne dit pas. C'est pour tout cela que nous avons opté pour la question du sens chez Danica Seleskovitch et Marianne Lederer en prenant en compte à la fois la langue, la culture, mais

---

<sup>14</sup> *Ibid*, p.28.

<sup>15</sup> Muñoz, Julia Sevilla et Cantera Ortiz de Urbina Jesús, *op.cit*, p.68.

<sup>16</sup> *Ibid*, p.68.

aussi le texte dans lequel le proverbe est inséré. Nous analyserons ces proverbes par types d'équivalence selon qu'ils soient catégoriels, lexicologiques, rythmiques et syntagmatiques.

### **Aspects analytiques et interprétatifs**

Dans cette partie, nous analyserons quelques équivalents de proverbes tirés de *La familia de Pascual Duarte* de Camilo José Cela et sa traduction française et interpréterons les résultats obtenus en fonction des types d'équivalences avancés dans la partie théorique et méthodologique de cet article.

-Équivalence catégorielle (simple appréciation)

« El cántaro que mucho va a la fuente acaba por romperse » (p.36)

*Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse* (p.26)

Au départ, nous remarquons une différence au niveau lexical dans la traduction du proverbe en français par rapport à celui du roman. La différence au niveau lexical se note à travers les termes « mucho » dans le proverbe du roman et « tant ... que » dans la traduction. Nous notons une nuance entre ces deux termes, car si « tant que » marque une idée de conséquence, « mucho », quant à lui, est un adverbe d'intensité qui s'applique souvent à un verbe pour exprimer une répétition de l'action décrite par celui-ci. Cela veut dire que si dans la traduction, « tant ... que » permet d'intensifier et de marquer la conséquence, « mucho » permet de se focaliser sur l'idée de répétition et sur l'actant agissant, et non sur l'action elle-même comme c'est le cas avec l'emploi de « tant ... que ». À part cette nuance observée entre « tant ... que » et « mucho », les autres composants linguistiques de ces deux proverbes sont équivalents d'un point de vue sémantique, car les expressions « acaba por romperse » et « à la fin elle se casse », toutes deux relatives au sort de « cántaro » et *cruche*, proposent la même conséquence décrite. Ce proverbe signifie qu'à force de faire quelque chose (en l'occurrence, ici, une chose malhonnête), on finit par en subir les conséquences. En ce qui concerne son

- Mame Couna Mbaye -

intégration en discours, le protagoniste principal, Pascual Duarte, en dressant les portraits physique et moral de son père, parle du métier qu'exerçait ce dernier, « contrabandista »<sup>17</sup> (contrebandier). Selon Pascual Duarte, son père a exercé cette activité pendant de longues années. Mais un jour, il fut arrêté par des douaniers qui découvrirent la marchandise et l'emmenèrent en prison. Ainsi, avec ce proverbe, Pascual Duarte veut convaincre le lecteur que ce qui est arrivé à son père est inéluctable et que ce dernier devrait s'y attendre.

Les propos du proverbe traduit fonctionnent comme un constat *Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse* alors que dans le roman « El cántaro que mucho va a la fuente acaba por romperse », la prise de position de la part de Pascual Duarte est considérée dès le niveau lexical avec la nuance observée entre « tant... que » et « mucho » et se retrouve dans les vouloir-dire du locuteur. Par conséquent, dans le proverbe traduit, nous sommes en présence d'une *intention informative*, c'est-à-dire l'intention qu'a le locuteur d'amener son interlocuteur à la connaissance d'une information donnée. L'information principale étant, dans ce cas, de souligner qu'à force de faire quelque chose de mal, on finit par en pâtir.

En revanche, avec le proverbe espagnol, nous sommes en présence d'une *intention communicative*, c'est-à-dire l'intention que le locuteur a de faire connaître à l'interlocuteur son intention informative. En d'autres termes, si dans le cas du proverbe traduit, la modalité est logique, dans celui du roman, la modalité est évaluative, donc appréciative.

Ainsi, les deux proverbes (celui du roman et sa traduction) ne jouent pas la même fonction, car si la modalité dite ontologique d'orientation assertive se retrouve dans les proverbes qui ont une fonction de constatation (le cas de la traduction), la modalité épistémique d'orientation évaluative qu'on retrouve dans celui du roman, jouit d'une fonction de blâme de la part du protagoniste principal Pascual Duarte envers son père.

-Equivalence syntagmatique (sens que le proverbe a en discours)

---

<sup>17</sup> Cela, Camilo José, *La familia de Pascual Duarte*, Ediciones Destino, 2006, p. 36.

« El que se pica ... » (p.92)

*Celui qui se fâche...* (p.70)

Ce proverbe a subi une troncation. En effet, l'élément typographique, à travers les trois points de suspension, démontre l'inachèvement de l'énoncé. Aussi, d'un point de vue grammatical, cette proposition sous-entendue est une principale et par ce statut, elle ne peut aller seule, c'est-à-dire qu'elle a besoin au moins d'une proposition subordonnée qui la complète. Précisons au passage qu'une proposition, qu'elle soit principale ou subordonnée, ne peut avoir de sens en elle-même. Dans cette perspective, même sans les points de suspension, cette proposition telle qu'elle est intégrée dans le roman est inachevée.

La suppression de la proposition principale dans cet énoncé nous semble être une intention de son émetteur dans le but d'impliquer davantage, non seulement le destinataire du message qu'est Pascual Duarte, mais aussi d'une manière plus globale les lecteurs que nous sommes. Au départ, le personnage Zacarías admet que son co-locuteur qu'est Pascual Duarte connaît l'énoncé qu'il emploie et que par ce fait, il n'est pas besoin de l'exprimer dans son intégralité comme l'indique l'expression « ya sabes » (*tu sais bien*) qui le précède. Cette expression sert de reflet au langage quotidien que tout un chacun appartenant à la communauté linguistique dont il est question est censé savoir car partageant les mêmes réalités linguistiques et socioculturelles. Le proverbe « El que se pica... » n'est aucunement un conseil mais un appui d'argumentation de la part de Zacarías. Il signifie ainsi à Pascual Duarte que s'il se fâche, c'est qu'il y a de la vérité derrière ses propos.

Le proverbe espagnol « El que se pica ... » et sa traduction « Celui qui se fâche ... » partagent une même construction morphosyntaxique avec comme sujets les pronoms relatifs « El que » et *Celui qui* suivis respectivement des verbes « picarse » et *se fâcher*. Mais, pour ce qui est de la dimension lexicale, certaines différences subsistent entre ces verbes (« picarse » et *se fâcher*) dans la mesure où, d'une manière générale, celui qui se vexe dans le cas du proverbe espagnol avec le verbe « picarse », semble être plus introverti que celui qui se fâche dans le cas de la traduction française.



- Mame Couna Mbaye -

Même si ces deux verbes ne sont pas des synonymes, leur sens dans le cadre du message que véhicule l'énoncé n'altère en rien les propos dudit énoncé. En effet, Pascual Duarte, qu'il soit vexé ou fâché, procure la même intention chez l'émetteur qu'est Zacarías. Ce dernier veut simplement faire admettre à son destinataire un état involontaire codifié par certaines appréciations.

Mais, si l'énoncé du roman « El que se pica ... » est repéré comme un proverbe, celui de la traduction n'a rien d'un proverbe même si le traducteur a omis, comme dans le cas du texte original, une partie de l'énoncé. Ainsi, ce qui est sous-entendue dans les deux cas (espagnol et français) est une proposition principale.

Si pour quelqu'un qui connaît le proverbe espagnol « el que se pica ajos come », il lui est facile de faire le rapprochement, en français, nous ne sommes pas en connaissance d'un proverbe qui débiterait par *Celui qui se fâche* et qui aurait ainsi une suite que nous nous devons de deviner.

En effet, le proverbe du roman « El que se pica... » devrait être rendu en français par son équivalent qui est *Qui se sent morveux se mouche*. Dans la structuration de l'énoncé dans le récit en espagnol, cette première partie du proverbe espagnol devrait être rendue en français par la proposition subordonnée de cet énoncé qui est *Qui se sent morveux...*

Il faut préciser que c'est notre connaissance préalable du proverbe espagnol dans le roman qui nous a permis de considérer la proposition *Celui qui se fâche* dans cette analyse d'autant plus que le *tu sais*<sup>18</sup> qui précède cet énoncé est beaucoup moins marqué que le « ya sabes »<sup>19</sup> en espagnol où le « ya » est une forme d'insistance traduisant *Tu sais bien* dissuadant ainsi l'autre de nier. Il convient également de préciser que c'est le seul proverbe du roman qui n'est pas émis par le protagoniste principal, Pascual Duarte mais plutôt à son encontre.

---

<sup>18</sup> Cela, Camilo José, *op.cit*, p.70.

<sup>19</sup> *Ibid*, p.92.

-Equivalence rythmique (joue sur la forme de l'énoncé)

« No por mucho madrugar amanece más temprano »

*Se lever tôt n'amène pas le jour*

Nous sommes en présence d'un syntagme verbal « No por mucho madrugar » et d'une proposition impersonnelle « amanece más temprano ». La négation « no » qui introduit le proverbe est suivie d'une expression concessive « por mucho », laquelle annonce une idée d'opposition avec la proposition qui suit. Malgré la marque de l'infinitif, le verbe « madrugar » se réfère à une personne agissant, alors que « amanecer », même conjugué (au présent de l'indicatif), est un verbe impersonnel. « Amanecer » est, par conséquent un impersonnel, désignant un état du temps (météorologique) qui, par opposition au premier verbe d'action attribué à l'humain, est indépendant de l'action humaine. L'énoncé termine par la locution adverbiale de temps « más temprano » qui renferme une idée de force extérieure à l'action humaine. La notion de temps est présente dans les deux référents « madrugar » et « amanecer ».

L'action est centrée sur une perte de temps. Il ne sert à rien de se lever trop tôt, il ne fera pas jour plus tôt pour autant. Un constat banal qui use des rapports d'antériorité entre les différents moments de la journée est mis en relief. Le verbe « madrugar » met en évidence une certaine hiérarchie de temps face aux différentes étapes du jour. Au sens figuré, ce mot signifie "commencement" ou "début". Il signifie "aube" au sens propre et par hiérarchisation, l'"aube" précède l'aurore, le lever du soleil, la matinée, le crépuscule, le soir, etc. Ainsi, si « madrugar » fait référence à l'homme et à sa capacité à accomplir cette action de se lever tôt, avec « amanecer », nous sommes en présence d'un état temporel évolutif et régulier qui ne dépend pas de l'homme malgré l'intensité de son action à travers « mucho » qui précède « madrugar ».

Il s'agit donc de détermination sur une durée et qui est indépendante de toute action humaine. Nous avons ainsi la mise en évidence d'une puissance du temps sur l'homme malgré toute la volonté que ce dernier peut afficher. Ce proverbe est souvent employé pour signifier à quelqu'un que ce n'est pas la

- Mame Couna Mbaye -

peine d'exagérer les préventions car elles ne sont pas une garantie sans équivoque qu'une fin soit plus conforme à nos attentes.

Même si dans la traduction française, Jean Viet a tenté de se rapprocher le plus du proverbe espagnol en adoptant une traduction littérale, nous remarquons que les exigences d'une langue donnée font qu'une traduction ne peut être purement littérale d'une langue vers une autre au risque de rendre incompréhensibles les propos rendus dans la langue cible. Par conséquent, si nous rendons littéralement le proverbe « No por mucho madrugar amanece más temprano », nous devrions avoir en français *Non/ par/ beaucoup/ se lever tôt/ le jour se lève/ plus/ tôt.*

Si nous nous interrogeons sur l'équivalent français de ce proverbe qui est *Rien ne sert de courir, il faut partir à point*, le choix du verbe "courir" peut être interprété de la même manière que dans le proverbe espagnol, c'est-à-dire en suivant toujours un certain ordre face au temps. Dans ce verbe, il y a une idée de précipitation pour gagner du temps. Pour l'idée de l'ordre, "courir" se place avant les verbes "ramper" et "marcher", par exemple. Mais la traduction française proposée par Jean Viet semble se rapprocher plus du texte espagnol avec cette même idée de se lever tôt. Dans le proverbe français, c'est l'action qui est mise en exergue face au temps avec l'emploi des verbes *courir* et *partir à point*. Pour ce qui est du proverbe espagnol, l'action est centrée sur une perte de temps qui peut se résumer par *rien ne sert de se lever avant l'aube si notre but c'est de se lever à l'aube*. Pour l'équivalent français, il ne s'agit pas d'une perte de temps comme en espagnol mais d'un manque de temps qu'on ne peut pas rattraper en courant. Ce qui est différent de la traduction française qui suit le sens du proverbe espagnol.

-Equivalence lexicologique (énoncé sentencieux équivaut à un énoncé sentencieux)

« Quien mucho habla mucho yerra » (p.91)

*Trop parler nuit* (p.69)

Dans le proverbe espagnol, nous avons d'abord l'emploi du pronom relatif sujet « Quien », puis la répétition de l'adverbe quantitatif « mucho » qui est

un élément d'équilibre entre « hablar » et « errar ». L'emploi du premier adverbe « mucho » est indispensable pour l'existence de la deuxième proposition « yerra ». En effet, le deuxième emploi ne joue pas ce même rôle. Ce second emploi produit non seulement un effet de rythme, ce qui joue sur la stylistique du proverbe, mais aussi et principalement un effet propositionnel, car plus on parle, plus on se trompe, selon lesdits propos. Ces derniers résument une condamnation totale de l'acte de trop parler. Ce proverbe s'emploie pour signifier à une personne qu'elle ne maîtrise/mesure plus ce qu'elle est en train de dire ou ce qu'elle a déjà dit. En espagnol, cet énoncé s'emploie souvent pour signifier par l'intermédiaire de son co-locuteur que ce dernier ou une autre personne a beaucoup parlé et que cet excès de parole a causé un préjudice. Dans le roman, le proverbe joue ce même rôle de rappel étant donné que le mal est déjà fait comme nous le montre cet extrait :

*Yo abrí la navaja con parsimonia; en esos momentos una precipitación, un fallo, puede sernos de unas consecuencias funestas. Se hubiera podido oír el vuelo de una mosca, tal era el silencio. Me fui (Pascual Duarte) hacia él (Zacarías) y, antes de darle tiempo a ponerse en facha, le arreé tres navajazos que lo dejé como temblando. Cuando se lo llevaban, camino de la botica de don Raimundo, le iba manando la sangre como de un manantial.<sup>20</sup>*

J'ouvris le mien (couteau) avec grand soin; dans ces moments-là, trop de hâte, une erreur peuvent entraîner le pire. On aurait entendu voler une mouche, tant le silence était grand.

Je me redressai (Pascual Duarte), m'avançai vers lui (Zacarías) et, sans lui laisser le temps de se mettre en position, je lui donnai trois coups de couteau qui le firent tituber. Tandis qu'on l'emportait à la pharmacie de don Raimundo, son sang jaillissait comme l'eau de fontaine... (*La famille de Pascal Duarte*, p.70).

S'étant senti offensé par des propos de son interlocuteur Zacarías, Pascual Duarte répond par cette forme de violence inouïe. Ainsi, le proverbe ne vient pas jouer son rôle habituel qui est de donner des conseils, mais vient rappeler que si Zacarías avait su respecter ce message contenu dans l'énoncé, ce malentendu entre lui et Pascual Duarte aurait pu être évité. Mais, il faut

---

<sup>20</sup> *Ibid*, p.93.

- Mame Couna Mbaye -

signaler que Pascual Duarte a tu ce que lui aurait dit Zacarías. Tout ce que nous savons, c'est qu'il s'est senti offensé.

Le proverbe « Quien mucho habla mucho yerra » est rendu par un équivalent français *Trop parler nuit*, à savoir un proverbe reconnu dans la langue française. Seulement, dans les propos du proverbe espagnol, le verbe « errar » signifie *se tromper* ou *faire une erreur*. Ce qui n'est pas le cas dans l'équivalent français. Ici, avec l'emploi du verbe *nuire*, la conséquence de trop parler devient beaucoup plus grave car il s'agit de faire du tort (à une personne) ou d'en causer (chose). Dans ce cas, nous remarquons qu'il y a atteinte à un élément extérieur, contrairement aux propos de l'énoncé espagnol. Dans l'énoncé français, le sujet n'est plus celui qui subit le tort qu'il a causé comme en espagnol, mais, il le fait subir à autrui.

Ainsi, dans le contexte du roman, si l'excès de parole de Zacarías est une énorme erreur sans évocation de conséquence aucune, dans celui de la traduction, nous sommes en présence de conséquences fâcheuses accordées par le verbe *nuire*.

Si nous nous focalisons sur cette explication de l'équivalent français, nous constatons un écart de sens par rapport au contexte du roman. Dans le roman, les conséquences de l'excès de parole de Zacarías lui sont fatales car il en a perdu la vie. L'excès de parole de Zacarías lui a ainsi porté davantage de préjudice qu'il en a porté à autrui, en l'occurrence à Pascual Duarte.

Cette transposition par équivalence d'un proverbe d'une langue de départ par un autre proverbe d'une langue d'arrivée ne règle pas le problème de la recherche d'équivalence dans une situation contextuelle donnée.

Mais, ce qui est intéressant de remarquer, c'est qu'il nous semble impossible et même dangereux de vouloir mettre en évidence dans une traduction de proverbes, toutes les exigences morphosyntaxique, lexicale, sémantique, pragmatique, idéologique, textuelle, discursive, etc., sauf dans le cas d'une équivalence sur *fonds commun* comme dans les exemples :

*Œil pour œil dent pour dent*

*Ojo por ojo diente por diente*

*L'homme est un loup pour l'homme*

*El hombre es un lobo para el hombre*

Ainsi, l'exemple « Quien mucho habla mucho yerra » est rendu par une équivalence lexicologique (celle qui privilégie un proverbe d'une langue donnée par un autre proverbe de la langue cible) *Trop parler nuit*. Pour ce même proverbe espagnol, « Quien mucho habla mucho yerra », nous tentons ci-après, de proposer une équivalence rythmique.

« Quien mucho habla mucho yerra »

*Qui parle beaucoup, se trompe beaucoup*. Nous constatons que même si cette équivalence rythmique est correcte linguistiquement et même culturellement, elle ne peut être considérée comme un proverbe car, cette proposition n'a pas le statut de proverbe dans la langue française.

### **Recommandations et conclusions**

Au terme de l'analyse de nos exemples, nous constatons qu'aucun des types de traductions dont s'est prévalu le traducteur ne répond à la théorie du sens défendue par Marianne Lederer et Danica Seleskovitch, laquelle met en évidence un sens particulier de l'énoncé qui est celui du discours. Pour cela, ce qui nous semble important de retenir, c'est que selon les buts d'une recherche, il faut privilégier une recherche d'équivalence soit syntagmatique, soit rythmique, soit lexicologique, etc., tout en mettant en avant (si possible) le sens et le statut d'un proverbe, d'un énoncé donné. Ce type d'analyse nous a permis de voir que la traduction des formes sentencieuses procure non seulement des nuances de sens, mais également que ces nuances de sens peuvent s'opérer à plusieurs niveaux que ce soit lexicologique, syntagmatique, rythmique, catégorielle, stylistique, etc. Tout ceci nous montre que l'existence d'une équivalence de proverbe connu et reconnu des deux langues considérées ne rend pas forcément un même sens en discours. Ce constat remet en question la fiabilité des équivalences de proverbes

- Mame Couna Mbaye -

répertoriés dans les dictionnaires bilingues quand il s'agit d'intégrer ces derniers en discours. En discours, c'est la signification particulière pouvant être attribuée à un proverbe donné qui doit prévaloir sur le sens standard que le même proverbe a en dehors de toute situation d'énonciation et que tous les locuteurs d'une communauté linguistique s'y accordent. Ainsi, une proposition d'équivalence d'un proverbe en discours ne peut pas se faire de manière automatique car, au-delà de la prise en compte des aspects linguistiques et culturels, il faut aussi considérer les paramètres du texte. Dans une recherche d'équivalence de proverbe en discours, l'on se doit de prendre en compte, la langue, la culture, mais aussi le texte, etc. Par conséquent, nous pensons qu'il est toujours préférable de privilégier le sens que le proverbe a en discours. Selon les cas et ceci en rapport avec les paramètres discursifs, le choix d'un équivalent peut se faire entre une proposition d'équivalence ou de traduction d'un proverbe d'une langue vers une autre ou encore une transposition du proverbe en langue cible, en considération du message que ses propos véhiculent en discours. Avec les difficultés sur les notions de traduction et d'équivalent de proverbe d'une langue vers une autre en contexte, nous préférons la notion de transposition, car elle prend en compte la reproduction de la forme et du contenu de la réalité traduite.

Ce privilège que nous accordons à la signification d'un proverbe en discours fait que nous ne pouvons pas au préalable décréter que le proverbe à traduire en contexte doit forcément répondre à un type de traductions (lexicologique, syntagmatique, rythmique, catégorielle, etc.). La traduction d'un proverbe en discours doit pouvoir être libre de convoquer un ou plusieurs de ces paramètres dans le but de répondre efficacement à d'éventuelles significations discursives.

Toutefois, une telle proposition de traduction hybride donne ainsi du pouvoir à la signification discursive et peut poser le problème du statut de proverbe dans la langue de référence de l'énoncé traduit.

**Bibliographie :**

- ANSCOMBRE, Jean-Claude : « Parole proverbiale et structures métriques » in *La parole proverbiale, Langages* n° 139, Paris : Larousse, Septembre 2000, p. 6-26.
- ----- « La traduction des formes sentencieuses : problèmes et méthodes » in *Traductologie, proverbes et figements*, Paris : L'Harmattan, 2009, p. 11-35.
- AUSTIN, John Langshaw : (1962) *Quand dire c'est faire*, Éditions du seuil, 1970.
- BARTA, Péter : « Au pays des proverbes, les détournements sont rois. Contribution à l'étude des proverbes détournés du français », in *Paremia* n° 14, 2005, p.139-152.
- CAUVIN, Jean : *Les proverbes*, Éditions Saint-Paul, 1981, 103 pages.
- CELA, Camilo José: *La familia de Pascual Duarte* (1942), Ediciones Destino, 2006.
- KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine : *L'énonciation : De la subjectivité dans le langage*, Paris : Armand Colin, 1999.
- KLEIBER, Georges et CONNENA Mireilla : « De la métaphore dans les proverbes », *Langues françaises* n° 134, 2002, p. 58-77.
- KLEIBER, Georges (1989) : « Sur le sens des proverbes », *Langages* n° 139, 2000, pp. 39-58.
- LEDERER, Marianne : *La traduction aujourd'hui*, Paris: Hachette, 1994.
- MOUNIN, Georges : *Les problèmes théoriques de la traduction*, Paris : Gallimard, 1963.
- MUÑOZ, Julia Sevilla: « Las prácticas de traducción francés-español en los estudios de Filología », *Anales de Filología Francesa*, n° 12, 2003-2004, pp. 435-448.



- Mame COUNA Mbaye -

- ODDO-BONNET, Alexandra: « Los refranes en *La familia de Pascual Duarte* », in *Paremia* n°11, Madrid, 2002, pp.49-54.
- QUITOUT, Michel et MUÑOZ Julia Sevilla (sous la direction de) : *Traductologie, proverbes et figements*, L'Harmattan, 2009.
- QUITOUT, Michel : *Proverbes et énoncés sentencieux*, Éditions L'Harmattan, 2002.
- SAAVEDRA, Miguel de Cervantes: « De la resolución que tomó Don Quijote de hacerse pastor y seguir la vida del campo en tanto que se pasaba el año de su promesa, con otros sucesos en verdad gustosos y buenos...», (capítulo LXVII) en *El ingenioso hidalgo Don Quijote de la Mancha*, Segunda parte, Edición crítica y comentario de Vicente Gaos, Madrid: Editorial Gredos, 1987, p.957.
- SCHAPIRA, Charlotte : *Les stéréotypes en français : proverbes et autres formules*, Paris : Ophrys, 1999.
- SELESKOVITCH, Danica et LEDERER, Marianne, *Interpréter pour traduire*, Paris : Didier érudition, 1984.
- *La famille de Pascal Duarte* (1948), roman traduit de l'espagnol par Jean Viet, Éditions du Seuil, 1997.